

Le point extrême de la transgression cartésienne : la logique « introuvable »

Ettore Lojacono

DANS **LES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES 2005/4 n° 75**, PAGES 503 À 519
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0014-2166

ISBN 9782130553618

DOI 10.3917/leph.054.0503

Date de mise en ligne : 01/12/2005

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2005-4-page-503?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2005-4-page-503?lang=fr).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LE POINT EXTRÊME DE LA TRANSGRESSION CARTÉSIENNE : LA LOGIQUE « INTROUVABLE »

Nous connaissons tous la grande incertitude des contemporains de Descartes à propos de sa logique, les hypothèses bien improbables de Pierre Gassendi, de Daniel Lipstorp, du P. Nicolas Poisson, du P. René Rapin¹ sur l'œuvre qui l'aurait contenue. Adrien Baillet, qui nous les rappelle, tient lui aussi à avancer ses hypothèses :

« [...] parmi ses [sc. Descartes] papiers, il ne s'est rien trouvé sous le titre d'*Érudition*, ni même rien qui puisse passer pour Logique, si l'on excepte ses *Règles pour la direction de l'Esprit dans la Recherche de la vérité*, qui peuvent servir de modèle pour une excellente Logique [...]. Mais tant que [cet] ouvrage [...] *demeurera enseveli dans les ténèbres*, il nous sera permis de regarder le *Discours* [...] comme sa vraie Logique. Il faut avouer que ce n'est qu'une *ébauche d'une juste Dialectique* [...]. [...] *ce peu qu'il a donné, mérite mieux le nom de Logique ou d'entrée à la Philosophie* [...] que l'*Organe d'Aristote* [...] Mais ce que M. Descartes s'était contenté d'ébaucher, a été depuis porté à sa perfection par ses disciples : [...] Clauberg [...] [et] l'*Art de penser* [...]. »²

Voilà une perspective destinée à une grande fortune mais qui, à notre avis, ne représente qu'une interprétation malheureuse de la pensée cartésienne, tout au moins pour ce qui est de la logique, interprétation d'autant plus malheureuse qu'elle s'inscrit dans une stratégie – il s'agit d'une thèse énoncée il y a quelque temps par Carlo Borghero³ – visant à séparer le *Discours* des *Essais* scientifiques.

1. P. Gassendi, *De logicae origine et varietate*, in *Opera Omnia*, Lyon, 1658 (reprint Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1964), vol. I, p. 65 ; D. Lipstorp, *Specimina Philosophiae cartesianae*, pars I, *De Certitudine philosophiae cartesianae*, Leyde, Elsevier, 1653, p. 81 ; P. N. Poisson, *Commentaire ou remarques sur la méthode de René Descartes*, Vendôme, Sébastien Hip, 1671 (reprint New York, Garland, « The philosophy of Descartes », 17, 1987), p. 16-17 ; P. R. Rapin, *Réflexions sur l'éloquence et la philosophie*, in *Œuvres*, La Haye, Pierre Gosse, 1725, vol. II, p. 408.

2. A. Baillet, *La Vie de monsieur Descartes*, Paris, D. Horstemels, 1691 (reprint Hildesheim, Olms, 1972), vol. I, p. 282-283.

3. C. Borghero, « La méthode senza la "Géométrie" : Poisson e la diffusione del metodo cartesiano », in G. Belgioioso, G. Cimino, P. Costabel et G. Papuli (éd.), *Descartes : il metodo e i saggi*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, « Acta encyclopaedica », 18, 1990, vol. II, p. 587-595 ; C. Borghero, « "Méthode" e "Géométrie" : interpretazioni seicentesche della logica cartesiana », *Rivista di filosofia*, 79, 1, 1988, p. 25-58.

Même de nos jours, parmi les écrits ayant trait à la logique de Descartes, bien rares ont été ceux qui ont envisagé cet art (ou cette science) tel que la tradition l'a transmis à travers les siècles depuis Aristote jusqu'à notre temps. Nous pouvons remarquer, par exemple, que des manuels classiques d'histoire de la logique comme ceux de J. M. Bochenski et de W. et M. Kneale¹ n'ont consacré que quelques lignes à la logique de Descartes, bien que l'intérêt pour la logique n'ait pas fait défaut, même si l'on n'arrivait pas à la situer². W. Risse, de son côté, lui réserve quelques pages, mais pour parvenir à la désolante conclusion de l'impersonnalité de l'œuvre cartésienne, tout au moins dans cette région du savoir : « *Descartes is kein gar so originelle Denker.* »³

Tout cela nous permet d'apprécier le chapitre que, dans la lignée d'A. Hannequin⁴, lui dédie, dans *La logique et son histoire*, R. Blanché⁵ – un chapitre qui s'en tient tout à fait à des considérations effectivement *pertinentes* sur l'authenticité de la logique, bien que lui-même ne semble absolument pas sûr de ce qu'il est en train de faire : « Peut-être – écrit-il en effet – s'étonnera-t-on de trouver dans une histoire de la logique plusieurs pages sur ce philosophe qui, pas plus que Bacon, n'a véritablement rien apporté à la logique. »⁶

Nous pourrions continuer longtemps ces considérations, en reprenant un de nos articles où nous avons évoqué, de façon presque exhaustive, l'historiographie cartésienne (jusqu'en 1982⁷), qui s'est intéressée à cet aspect problématique de l'œuvre du philosophe français, en poursuivant jusqu'aux travaux de S. Gaukroger, Ch. Larmore, E. R. Grosholz⁸, pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus récents, mais, puisque tel n'est pas le sujet ici, nous nous limiterons à trois remarques.

En premier lieu, il faut bien distinguer – ce que nous croyons avoir fait dans l'article auquel nous venons de renvoyer – entre les chercheurs ayant étudié historiquement la place que Descartes aurait réservée à la logique et la

1. J. M. Bochenski, *La logica formale*, vol. I : *Dai presocratici a Leibniz*; vol. II : *La logica matematica* (éd. it. A. Conte), Torino, Einaudi, « Nuova bibliotheca scientifica Einaudi », 40, 1972 ; W. et M. Kneale, *The Development of Logic*, Oxford, Clarendon Press, 1962.

2. Voir n. 1, p. 503.

3. W. Risse, *Die Logik der Neuzeit, Geschichte der Logik*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1970, 2 vol. sur Descartes et le cartésianisme, vol. II, chap. VIII (p. 30-131). Ici Risse semble suivre P.-D. Huet, *Censurae philosophiae cartesianae*, Paris, D. Horthemels, 1689, chap. VIII.

4. A. Hannequin, *Études d'histoire des sciences et d'histoire de la philosophie*, Paris, Alcan, 1908, 2 vol.

5. R. Blanché, *La logique et son histoire d'Aristote à Russell*, Paris, Colin, 1970.

6. *Ibid.*, p. 175.

7. E. Lojacono, « Descartes e la logica : considerazioni storiografiche », *Analectes. Quaderni di ricerca contemporanea*, 8-9, 1983-1984, p. 41-84.

8. Ch. Larmore, « L'explication scientifique », in N. Grimaldi et J.-L. Marion (éd.), *Le discours et sa méthode*, Paris, PUF, « Épiméthée », 1987, p. 109-128 ; S. Gaukroger, *Cartesian Logic. An Essay on Descartes's Conception of Inference*, Oxford, Clarendon Press, 1989 ; E. Grosholz, *Cartesian Method and the Problem of Reduction*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

façon dont il l'aurait conçue, et ceux qui ont essayé de la deviner, en analysant les argumentations du philosophe, et même de la juger sur la base de paramètres abstraits, absolument indépendants des choix que Descartes avait faits et des raisons qui les soutenaient.

En deuxième lieu, il apparaît que les auteurs qui ont tenu compte de *La Recherche de la vérité*, tels que par exemple J. Laporte ou Y. Belaval et, de nos jours, É. Mehl¹, ont pu aller un peu plus loin, surtout dans la compréhension de la *pars destruens* de la logique de la tradition et des conséquences qui s'ensuivent.

En troisième lieu, bien rares sont les chercheurs qui ont tenu compte du fait que l'exigence de la méthode chez Descartes ne se situe pas au début d'un procès, mais – bien que dans une perspective vaste et profonde – à son issue.

La destructio cartesiana de la logique

Au moment où Descartes esquissait les *Regulae ad directionem ingenii*, la logique de la tradition, bien qu'encore dominante dans les institutions scolaires et dans une grande partie de la société, avait été profondément entamée par l'action corrosive de grands protagonistes de la culture de la Renaissance et du début de l'âge moderne, tels que Lorenzo Valla, Rodolfo Agricola, Ludovico Vives, Pierre de La Ramée, J. Sturm, F. Sanchez, pour ne rappeler que les plus connus parmi ces premiers novateurs de l'âge moderne. Nous regrettons de ne pas pouvoir ici, pour des raisons tout à fait évidentes, nous arrêter sur les points nodaux de l'action réformatrice, parfois même révolutionnaire, de ces auteurs, qui, bien que largement étudiés par une historiographie pour la plupart savante et aiguë, semblent quelquefois *under-rated*, pour reprendre les mots mêmes que P. Mach² emploie à propos de l'œuvre exceptionnelle de Rodolfo Agricola. Il faudrait, en effet, en tenir compte pour montrer comment l'originalité de la pensée de Descartes, même dans un domaine où elle a été très grande, jusqu'à paraître transgressive, émerge d'un mouvement conceptuel qui venait de s'imposer dans la *Respublica literaria europea*, telle qu'elle s'était constituée entre la seconde moitié du XV^e et le début du XVII^e siècle.

C'est en effet à partir de Lorenzo Valla qu'on se sent tout à fait dépaycé dans l'univers logique délimité par l'*Organon* : l'auteur de la *Repastinatio*³

1. J. Laporte, *Le rationalisme de Descartes*, Paris, PUF, 1950, p. 14-15, 22-23, 26, 29-35, 151 ; Y. Belaval, *Leibniz critique de Descartes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 26-27, 36-39, 160-161 ; É. Mehl, « La question du premier principe dans *Recherche de la vérité* », in C. Buccolini et M. Devaux (éd.), *René Descartes, La Recherche de la vérité, Atti della giornata di studio*, Paris, 6 giugno 1998, *Nouvelles de la République des Lettres*, 1, 1999, p. 77-97.

2. P. Mach, *Renaissance Argument*, Leyde - New York - Köln, Brill, 1993, p. 120.

3. L. Valla, *Repastinatio dialecticae et philosophiae*, éd. par G. Zippel, Patavii, in Aedibus Antenoreis, « Thesaurus mundi », 21-22, 1982 ; pour ce qui concerne la réduction des catégories, voir p. 363.

– c’est ainsi que Valla a appelé sa *Dialectique*, pour évoquer évidemment l’action des paysans qui piochent la terre en renversant les mottes : métaphore bien éclairante de sa volonté de renverser un savoir dominant depuis deux millénaires – ne peut pas penser l’abstrait. C’est comme si le champ de l’intelligibilité changeait de signe, comme si le pensable ne pouvait se situer que dans la dimension du langage en rapport direct avec la réalité quotidienne : les transcendants sont ainsi réduits à la *res*, la catégorie de substance à la matière, la célèbre classification de l’arbre de Porphyre à une série de contradictions.

D’autre part, Rodolfo Agricola (1443-1485) ne peut concevoir qu’une dialectique visant à la construction d’un discours utile, à même de convaincre, d’émouvoir, un discours pour la vie de l’homme en société, à telle enseigne que le probable y vient occuper l’espace du vrai. Pierre de La Ramée, héritier d’Agricola et de J. Sturm (1507-1589), interprète et exalte cette exigence de méthode qui était en voie de s’imposer graduellement dans la culture de la Renaissance depuis que le *praeceptor Germaniae*, F. Melancthon, avait ajouté en 1520 dans la première édition de ses *Erotemata dialectices* un bref chapitre, « De methodo », qu’on retrouvera – différent naturellement pour ce qui est de la conception – à la fin de presque tous les manuels de logique, jusqu’au milieu du XVII^e siècle. Le philosophe huguenot en fait le centre de sa spéculation : c’est, en effet, la méthode qu’il a cherchée sans la trouver chez Aristote, absence qui constitue l’une des raisons majeures de son détachement de la philosophie du Stagirite, bien qu’il l’eût étudiée avec acharnement pendant trois ans et demi de sa jeunesse. Il le dit lui-même à l’issue de quelques pages biographiques des *Animadversiones aristotelicae* où, après avoir revendiqué le primat des *loci* sur les *catégories* – et donc déterminé le champ précis de son action – et parlé un peu de ses études, il précise : « Quaesivi primum ex methodi doctrina (quam docet Plato) logicae in logico Aristotelis organo definitionem : repetito opere universo nullam reperiri. »¹ *Methodus* ne résonne plus à ses oreilles comme ce mot barbare que tous les traducteurs d’Aristote ont évité de traduire à la lettre en le rendant par *doctrina*, *disciplina* (L. Bruni)², *institutio* ou *docendi ratio* (Dionysius Lambinus), et que M. Nizolius³, dans son appendice du *lexicon ciceronianum*, avait justement appelé barbare, car on ne le rencontrait pas chez Cicéron. Pierre de La Ramée le reprend tel que Trapezuntius – nous disons bien Trapezuntius et non Fichet, car la *Rhétorique* du littérateur français, qui aurait dû contenir ce mot, et que citent Ong et Vasoli, n’existe absolument pas – l’avait utilisé dans sa *Rhétorique*, en lui accordant une signification tellement forte que, dit-

1. P. de La Ramée, *Animadversionum Aristotelicarum libri XX*, Paris, David, 1550, p. 118.

2. L. Bruni, *Aristotelis Stagiritae Politicorum sive de Republica libri octo*, Leonardo Aretino interprete [...], Venise, 1568 ; D. Lambinus, *Aristotelis Politica et Economica ex editione Sylburgii*, Paris, 1567 ; cités par N. W. Gilbert, *Renaissance Concepts of Method*, New York - Londres, Columbia University Press, 1960, p. 62.

3. M. Nizolio, *Omnia Ciceronis verba [...]. Thesaurus Ciceronianus*, Bâle, I. Herogi, 1583.

il, si la capacité de formuler des syllogismes distingue l'homme des brutes, c'est le bon emploi de la méthode qui le fait exceller entre ses semblables¹.

Descartes ne se réfère presque jamais à une logique bien déterminée – seule exception, peut-être, les lulliens et les manuels d'Eustache de Saint-Paul et d'Abra de Raconis, ou une logique très vague dans l'*Epistola ad Voetium*² –, il ne cite jamais directement ni l'*Organon*, sauf une fois les *Topiques*³, ni les nombreuses œuvres concernant cette science et la rhétorique que nous venons de rappeler, bien qu'elles soient parues dans un nombre invraisemblable d'éditions entre la fin du XV^e et le début du XVIII^e siècle. Pierre de La Ramée n'apparaît qu'une seule fois, bien que son ami de jeunesse, Isaac Beeckman, eût été élève de Rudolf Snellius, un des plus fidèles sectateurs de ce philosophe, cité plusieurs fois tant dans le *Journal* du savant néerlandais⁴ que dans les premières œuvres de Mersenne et de Bacon.

Impossible, donc, de savoir quelle connaissance Descartes possédait de cette immense littérature dont nous n'avons rappelé que les grands protagonistes. Il nous paraît toutefois certain que, tout au moins indirectement, il ne l'ignorait pas, étant donné l'immense et presque anormale diffusion qu'elle avait connue partout dans notre continent.

De toute façon, pour ce qui est de la *pars destruens* de la logique traditionnelle, nombreux sont les points – tout au moins au niveau de l'énonciation et dans une mesure relative – qui semblent communs entre ces auteurs et René Descartes. Essayons de les rappeler.

Aristote s'écroule en tant qu'autorité, les catégories telles qu'elles étaient énoncées dans l'*Organon* ne sont plus acceptées, la classification selon l'arbre de Porphyre apparaît tout à fait insuffisante et contradictoire, les *topoi* de la *Rhétorique* ne sont qu'une source pour des argumentations arbitraires⁵, au lieu de vastes manuels de logique on aimerait mieux l'exposition de la dialectique dans une forme *brevis et facilis*, la logique n'est plus ressentie comme le fruit de la culture mais de la nature, car, selon un vieux mythe que La Ramée cite des dizaines de fois, Prométhée aurait donné la logique aux hommes, à tous les hommes, comme il leur avait donné le feu. Enfin, la valeur de la logique ne réside pas dans la théorie, dans ses préceptes excessivement nombreux et obscurs, mais dans son utilité, dans les conversations, dans la

1. P. de La Ramée, *Dialectique* avec introduction et notes et commentaire de M. Dassonville, Genève, Droz, 1964 (1^{re} éd., Paris, 1555), p. 153 : « Tellement qu'autant que l'homme surmonte les bêtes par le syllogisme, d'autant lui-même excelle entre les hommes par la méthode et la divinité de l'homme ne reluit en nulle partie de la raison si amplement qu'au soleil de cet universel jugement. »

2. Voir les lettres du 11 novembre 1640 et du 3 décembre 1640 (AT III, respectivement 234₆₋₁₆, 25₁₃₋₂₁), où il établit une confrontation entre sa philosophie et celle des manuels d'Eustache de Saint-Paul et d'Abra de Raconis.

3. *Lettre à Voetius*, AT VIII-2, 50-51. Voir aussi la traduction in R. Descartes et M. Schook, *La querelle d'Utrecht*, texte établi, traduit et annoté par Th. Verbeek, préface de J.-L. Marion, Paris, Les Impressions nouvelles, 1988, p. 355.

4. I. Beeckman, *Journal*, publié avec une introduction et des notes par C. De Waard, La Haye, Nijhoff, 1939-1953, 4 vol.

5. *Lettre à Voetius*, AT VIII-2, 52.

vie civile, aux tribunaux – bref, dans la société moderne telle qu'elle apparaissait après les grands événements de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e, de la découverte de l'imprimerie à celle des nouveaux pays et des premiers fruits de la révolution scientifique.

Une grande partie des raisons de la différence se retrouve bien évidemment aussi chez F. Sanchez et certains des contemporains de Descartes, en particulier chez Francis Bacon et chez Pierre Gassendi, qui d'ailleurs refusent la théorie du syllogisme bien plus radicalement que les humanistes que nous avons envisagés : nous aurons l'occasion de rappeler certaines de leur positions en les confrontant directement avec celles de Descartes.

Malgré ces assonances à l'intérieur de la *pars destruens*, l'attitude de l'auteur du *Discours de la méthode* garde une absolue singularité : alors que ceux qui l'ont précédé avaient largement discuté les notions qu'ils allaient réformer, Descartes, au contraire, sans pour autant utiliser les expressions violentes et méprisantes qu'on rencontre assez souvent chez La Ramée et Mario Nizolio¹, coupe net avec le passé, se situe immédiatement dans un « autre » univers conceptuel et, sauf pour la classification porphyrienne des concepts à laquelle – et pour cause – il consacre quelques pages de *La Recherche de la vérité*, il écarte d'un seul geste des notions clés de la logique traditionnelle, telles les catégories, les transcendants, les syllogismes, les formes mêmes de la définition.

Cette particularité de la spéculation cartésienne, qui réduit à l'extrême l'espace entre le moment de la déconstruction et, s'il existe, celui de la construction, nous permet, tout au moins quelquefois, d'envisager ces espaces comme tout à fait adjacents et, par conséquent, de les traiter sans aucune démarcation.

Tout commence par le refus des catégories, et le philosophe est bien conscient des conséquences théoriques de son geste, comme on le remarque très bien dans ce passage des *Regulae* :

« Etsi nihil valde novum haec propositio [*sc.* l'énoncé de la règle] docere videatur, praecipuum tamen continet artis secretum, nec ulla utilior est in toto hoc Tractatu : monet enim res omnes per quasdam series posse disponi, non quidem in quantum ad aliquod genus entis referuntur, sicut illas Philosophi in categorias suas diviserunt, sed in quantum unae ex aliis cognosci possint, ita ut, quoties aliqua difficultas occurrit, statim advertere possimus, utrum profuturum sit aliquas alias prius, & quasnam, & quo ordine perlustrare. »²

1. M. Nizolio, *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudophilosophos libri III*, éd. par Q. Breen, Rome, Bocca, 1956 (1^{re} éd., Parmae, 1553), 2 vol. Nizolio reconnaît la valeur de certaines œuvres d'Aristote comme l'*Éthique*, la *Politique*, la *Rhétorique*, les livres économiques et ceux sur les animaux, mais il est très sévère envers l'Aristote logicien : voir C. Vasoli, *La dialettica e la retorica dell'Umanesimo. « Invenzione » e « metodo » nella cultura del XV e XVI secolo*, Milan, Feltrinelli, 1968, p. 613-614.

2. *Regulae ad directionem ingenii*, AT X, 381^{r-16}. Nous citons depuis AT, mais nous rappelons l'édition critique de G. Crapulli, *Regulae ad directionem ingenii*, La Haye, M. Nijhoff, 1966. Pour la traduction française, voir l'édition par J.-L. Marion citée *infra*.

Il ne se limite pas ici à apporter quelques retouches, même substantielles, à la théorie aristotélicienne des catégories, il en refuse *in toto* la conception, car – comme l’écrit J.-L. Marion – *il ne les envisage plus comme des catégories de l’étant*¹. Les conséquences métaphysiques sont évidentes – nous montrerons d’ailleurs que ce lien est une « constante » dans sa spéculation : dans ce cas, en effet, la logique a même le primat sur la métaphysique. Ce n’est pas parce qu’il a voulu se libérer de l’*ousia* qu’il a éliminé les catégories, mais c’est parce qu’il a cru ne plus pouvoir penser selon ces concepts, tels que la tradition les entendait, qu’il a abandonné l’être ; à être moins radicaux, nous pourrions dire que geste logique et perspective métaphysique apparaissent tout au moins contemporains et synchrones.

Ce refus constitue une *entrée* – nous aimons beaucoup cette expression de Baillet² – à sa philosophie : tandis que celui de P. Gassendi et de F. Bacon ouvrirait à une science expérimentale, le déni cartésien, présupposant la notion de *series*, ouvre à une autre forme de l’intelligibilité du réel, une intelligibilité fondée sur le « vécu » d’un mathématicien.

Ce qui règle et ordonne la séquence des arguments à l’intérieur des sciences³, ce n’est pas le « statut » plus ou moins général du concept ou la nature du contenu de la notion qu’on envisage, mais la *rerum series*, donc la suite des rapports entre notions simples, ce qui fait qu’il n’existe plus *a priori* un *absolu* ou un *relatif*, l’un et l’autre étant déterminés par la *series*⁴.

Comme nous l’avons annoncé, l’éloignement de la logique fondée sur les catégories et les transcendants devient encore plus ample et profond dans *La Recherche de la vérité* : « Quid es ? [...] Itaque dicam, hominem me esse. »⁵ Voilà la question et la réponse par lesquelles Descartes essaie de dénoncer dans ce dialogue l’impuissance, donc la crise, de cette logique. L’attaque vise directement les textes dans lesquels il a appris cette science : le manuel des Conimbricenses, qui consacre 219 pages sur 524 à l’*arbre de Porphyre*, et celui d’Eustache de Saint-Paul, qui dans sa *Summa*, bien que plus brièvement, lui donne un relief égal, jusqu’à en reproduire l’image⁶.

Poliandre parcourt tous les degrés métaphysiques de cette taxinomie : de

1. J.-L. Marion, « Constantes de la raison critique », in *Questions cartésiennes II*, Paris, PUF, « Philosophie d’aujourd’hui », 1996, p. 301-302.

2. Voir *supra*, n. 2, p. 503.

3. Concernant la notion de *series*, sur laquelle s’est arrêté récemment G. Stabile, voir « Puzzle e lego : l’enciclopedia e le sue forme », *Critica del testo*, 3, 1, 2000, p. 253-258.

4. Voir J.-L. Marion, « Ordre et relation », *Archives de philosophie*, 37, 2, 1974, p. 243-274 (repris dans *Sur l’ontologie grise de Descartes*, Paris, Vrin, 1975, chap. II, § 12-15) ; et W. Röd, *Descartes’ Erste Philosophie*, Bonn, Bouvier, 1971.

5. La Recherche de la vérité par la lumière naturelle de René Descartes, sous la direction de E. Lojaco, textes établis par É. J. Bos, lemmatisation et concordances françaises par F. A. Meschini, Index et concordances du texte latin et néerlandais par F. Saita, Milan, F. Angeli, 2002, p. 43₄, 8₉ (AT X, 516).

6. *Commentarii Collegii Conimbricensis e Societate Iesu in Universam Dialecticam Aristotelis Stagiritae*, Lyon, Horatij Cardon, 1607, exactement p. 66-285 ; Eustache de Saint-Paul, *Summa philosophiae quadripartita*, Genève, Ph. Alberti, 1638 (l’image se trouve p. 56).

la substance au corps, au vivant, au rationnel, à l'individu, pour conclure à la fin qu'il ne s'agit que d'un labyrinthe et, surtout, que les définitions auxquelles on aboutit en suivant ce procédé ne pourront jamais constituer une idée claire et distincte¹, et que, donc, en effeuillant cet arbre, on n'arrivera jamais à l'authentique définition de l'homme.

Spinoza – nous semble-t-il – a particulièrement bien éclairci ce passage lorsque, dans les *Principes de la philosophie de Descartes*, il a commenté ainsi un texte analogue des *Meditationes* : « Ego, quatenus res constans corpore, non est primum, nec per se cognitum. »²

L'importance que la logique revêt pour Descartes apparaît donc dans toute son évidence si l'on prête attention au fait – ce qui n'a pas toujours été le cas – que le refus de la classification porphyrienne se situe exactement entre l'affirmation du *je en tant que doutant* et celle du *je en tant que pensant*. Autrement dit, la pensée n'apparaît qu'après la démolition de la technique de la raison qui est à la base de la logique de l'École.

À cette conséquence métaphysique, dont l'importance nous paraît primordiale, il faut aussi ajouter que cette « déstructuration » du procédé porphyrien, d'une part déréalise la définition (la conception même de la définition) telle qu'elle avait été conçue par saint Thomas³ (nous pourrions dire qu'elle « déontologise » le verbe) et, de l'autre, déstructure la possibilité même de la construction syllogistique, ce qui paraît capital pour notre propos, à telle enseigne qu'il nous semble possible d'éviter de citer les nombreux endroits où, selon différentes approches, le philosophe s'écarte du procédé central de la logique de l'École.

Il nous semble enfin très à propos de clore ces considérations nécessairement schématiques sur la *destructio cartesiana* de la logique de la tradition, en rappelant une des lettres théoriquement les plus marquantes du philosophe français, celle adressée à Mersenne le 16 octobre 1639 sur le *De veritate* d'Herbert de Cherbury. Descartes y discute la notion de vérité telle que le diplomate anglais l'avait conçue et il saisit l'occasion pour arrêter sa position

1. *Ibid.*, p. 45₃₁ ; AT X, 517 : « Quippe nihil id, quod concipi potest, et claram distinctamque in mente nostra ideam formare, significat. » Il se réfère évidemment à l'issue du procédé de l'arbre.

2. *Principia philosophiae cartesianae more geometrico demonstrata*, in B. Spinoza, *Opera quotquot reperta sunt*, recogoverunt J. Van Vloten et J. P. N. Land, La Haye, M. Nijhoff, 3^e éd., 1914, t. IV, p. 102, pars I, propositio III, p. 119 ; voir la traduction in *Œuvres de Spinoza*, traduites et annotées par Ch. Appuhn, Paris, Garnier, vol. I, p. 318 (1^{re} partie) : « Je suis n'est pas la première vérité et n'est pas connue de soi en tant que je suis une chose composée d'un corps. »

3. S. Thomas, *De ente et essentia*, I, 2, donne ce statut de la définition : « Quia illud, per quod res constituitur in proprio genere vel specie, est hoc quod significatur per diffinitionem indicantem quid est res. » Les Conimbricenses suivent dans leurs manuels cette définition et, si possible, ils la renforcent, voir É. Gilson, *Index scolastico-cartésien*, Paris, Vrin, 2^e éd., 1979, texte 209, p. 126 : « Res naturales sunt compositae, non ex materia dumtaxat ; quia cum hominis, lapidis et leonis eadem sit communis materia, eadem foret omnium essentia et definitio : habent igitur praeter materiam proprias formas quibus inter se differant. »

à l'égard du passé et, en même temps, pour laisser croire qu'il est sur le point d'entrevoir un nouvel horizon même dans ce domaine :

« Au reste, depuis mes dernières, j'ai pris le temps de lire le livre que vous m'avez fait la faveur de m'envoyer, et parce que vous m'en avez demandé mon sentiment et qu'il traite d'un sujet auquel j'ai travaillé toute ma vie, je pense vous en devoir ici écrire. J'y trouve plusieurs choses fort bonnes, *sed non publici saporis* ; car il y a peu de personnes qui soient capables d'entendre la métaphysique. Et pour le général du livre, il tient un chemin fort différent de celui que j'ai suivi. Il examine ce que c'est que la vérité ; et pour moi, je n'en ai jamais douté, me semblant que c'est une notion si transcendentale-ment claire, qu'il est impossible de l'ignorer : en effet, on a bien des moyens pour examiner une balance avant que de s'en servir, mais on n'en aurait point pour apprendre ce que c'est que la vérité, si on ne la connaissait de nature. »¹

Il s'agit d'une fin de non-recevoir qui s'ensuit de la conviction de la transparence de la pensée en elle-même. C'est ainsi que nous interprétons ce « transcendantale » (un *hapax* dans l'œuvre de Descartes, assez loin des transcendants de l'École) : la signification que nous lui attribuons trouve confirmation – tout au moins, nous semble-t-il – dans ce qu'on lit immédiatement après : « Ce mot *vérité*, en sa propre signification [...], lorsqu'on l'attribue aux choses qui sont hors de la pensée, signifie seulement que ces choses peuvent servir d'objets à des pensées véritables, soit aux nôtres, soit à celles de Dieu ; mais on ne peut donner aucune définition de Logique qui aide à connaître sa nature. »² Descartes refuse donc ici une logique entendue comme un système de normes – la balance de la métaphore – ainsi que les définitions légitimées par une *adaequatio* à la *res* ou par une cohérence à l'intérieur d'un réseau verbal. Il revient ainsi à sa vision de 1619, c'est-à-dire à la vision d'un espace épistémique qui ne serait que le pur reflet de l'intelligibilité.

Si nous nous étions donné comme tâche de chercher au-delà de la *pars destruens* et de la méthode des traits – si faibles qu'ils puissent paraître – une construction positive de cette science authentiquement « autre » par rapport à la logique péripatéticienne, nous aurions rappelé ce grand projet d'une science universelle tel qu'il se manifesta au philosophe – une sorte de révélation –, tandis qu'il était immergé dans ses méditations au calme près de son poêle, au moment même où s'annonçait une des guerres les plus sanglantes que l'âge moderne ait connue : l'idée donc de la *mathesis universalis*, c'est-à-dire d'un espace épistémique où il pensait pouvoir inscrire, libre des enclos des différentes sciences, tout le savoir que, dans son enthousiasme de jeunesse, il ressentait l'orgueil d'acquérir jour après jour. Le rêve qui suivit cet enthousiasme, interprété par le philosophe lui-même, le confirme : « Il jugea que le Dictionnaire ne voulait dire autre chose que toutes les Sciences ramassées ensemble. »³

1. AT II, 596-597.

2. *Ibid.*

3. AT X, 184. Voir aussi : « Larvatae nunc scientiae sunt : quae, larvis sublatis, pulcherrimae apparerent. Catenam scientiarum pervidenti, non difficilius videbitur, eas animo retinere, quam seriem numerorum » (AT X, 215).

À l'opposé de ce que plusieurs chercheurs ont estimé, nous pensons que ce projet – nous préférons évidemment « projet » à « rêve » – n'est pas seulement enfermé dans ce fragment presque mystique ou dans la page bien plus riche et structurée de la *Règle IV*¹, dans laquelle, selon une perspective autobiographique de grand intérêt, même théorique, il nous a livré sa vision la plus authentique de ce champ délimité par *l'ordre ou/et la mesure*, où inscrire le savoir du monde. Bien au contraire, ce projet traverse le *corpus* des œuvres du philosophe. Il revient, en effet, plusieurs fois dans les *Regulae*, en particulier dans la XII^e, où la distinction entre la considération des choses comme ordonnées à notre connaissance et comme existant réellement nous semble poser la condition première pour qu'on puisse dessiner cet espace de l'intelligibilité² ; dans la XIV^e³ ; dans la correspondance, en particulier dans la *Lettre à Mersenne* sur la langue universelle⁴ – nous en parlerons, et pour cause, à l'issue de cet article – ; dans le titre provisoire du *Discours*⁵, dans le *Discours* lui-même ; et, enfin, dans l'article 64 de la deuxième partie des *Principia*.

Cet espace nous reconduit à ces idées concernant la logique qui restent éparpillées dans le *corpus* des œuvres cartésiennes comme des tesselles d'une immense mosaïque laissée tout à fait inachevée par l'artiste qui l'aurait imaginée : elles apparaissent sans l'*habitat* où elles auraient pu être théoriquement développées, comme des fragments de ce qui aurait pu constituer l'amorce d'une construction d'une logique cohérente avec les principes qui avaient été à la base de la destruction de celle des doctes.

Nous pensons d'abord à l'ordre tel qu'il a été envisagé dans les *Regulae*, ainsi que dans le troisième précepte de la méthode, un ordre en puissance sérielle, mais qui, tel que Descartes nous l'a donné dans le *Discours*, ne dépasse pas l'univers pratique – la méthode justement – pour se déployer dans celui de la pure théorie. La *series* se rapporte aux pensées des choses, aux objets, dans leur singularité et dans leur succession, succession correspondant justement à ce mouvement de la pensée tel qu'il apparaît dans la troisième *Règle* et qui, selon les mots mêmes de Descartes, justifie le recours

1. AT X, 377-378 : « Quae me cogitationes cum a particularibus studiis Arithmeticae & Geometriae ad generalem quamdam Matheseos investigationem revocassent, quaevisi inprimis quidnam praecise per illud nomen omnes intelligant [...]. Hic enim vocis originem spectare non sufficit ; nam cum Matheseos nomen idem tantum sonet quod disciplina, non minori jure, quam Geometria ipsa, Mathematicae vocarentur [...]. Quod attentius consideranti tandem innotuit, illa omnia tantum, in quibus ordo vel mensura examinatur, ad Mathesim referri, nec interesse utrum in numeris, vel in figuris vel astris, vel sonis, aliove quovis objecto, talis mensura quaerenda sit ; ac proinde generalem quamdam esse debere scientiam, quae id omne explicet, quod circa ordinem et mensuram nulli speciali materiae addictam quaeri potest, eamdemque, non ascititio vocabulo, sed jam inveterato atque usu recepto, Mathesim Universalem nominari, quoniam in hac continetur illud omne, propter quod aliae scientiae Mathematicae partes appellantur. »

2. *Règle XII* : « Dicimus igitur primo, aliter spectandas esse res singulas in ordine ad cognitionem nostram, quam si de iisdem loquamur prout revera existunt » (AT X, 418₁₋₃).

3. *Règle XIV*, AT X, 439-440.

4. *Lettre à Mersenne*, 20 novembre 1629, AT I, 76-82.

5. *Lettre à Mersenne*, mars 1638 : « Le projet d'une science universelle qui puisse élever nostre nature à son plus haut degré de perfection [...] » (AT I, 339₁₈₋₂₅).

à la déduction (bien entendu, dans la signification cartésienne du mot) : le philosophe, en effet, est bien conscient que ce mouvement ne pourrait jamais être épuisé par une répétition à l'infini de l'acte de l'*intuitus*. De cet *intuitus* – il pourrait nous conduire à la représentation d'un univers imaginé par un peintre pointilliste – émerge l'exigence de la relation, et ce n'est certes pas par hasard que Descartes (peut-être le premier en logique) attribue au *respectus*, comme l'ont bien mis en évidence Hannequin en 1906 et Jean-Luc Marion de nos jours¹, une signification tellement forte que cette notion occupe le centre d'un système de relations possibles pour lequel, grâce aux paramètres d'absolu et de relatif, devient intelligible un mouvement continu, exigeant un espace homogène et ouvert à l'infini. Ce mouvement, où l'on ne pourrait pas déterminer le commencement et la fin, est donc à l'opposé exact de la conception aristotélicienne telle qu'elle a été dessinée dans le passage de la *Physique* le plus compromis avec la logique², où le Stagirite a bien précisé qu'un second changement n'a pas lieu vers un changement toujours premier venu, mais que celui-là même se fait depuis un terme déterminé vers un autre déterminé (il a dit précédemment : seul le changement de sujet à sujet est mouvement).

Enfin, ce n'est que grâce à cette vision de la *mathesis* que le philosophe avait peut-être pensé possible ce codage du réel auquel il avait fait une brève allusion dans la *Règle XII*, où il avait avancé l'idée que la multitude infinie des figures aurait pu suffire à exprimer toutes les différences entre les choses sensibles³.

Clauberg et la Logique de Port-Royal

Descartes logicien, ou bien on ne le « voit » pas tel ou bien, si on le voit, on le refuse d'emblée : un de ses interlocuteurs, un mathématicien comme Roberval – à vrai dire, pas totalement bienveillant à son égard –, le ressent déjà comme un étranger dans l'univers de la logique :

« [Descartes] fabrique des raisonnements à sa mode [...] – voilà ce que Roberval écrit contre le philosophe en défendant la méthode de Fermat. La seconde faute de Monsieur Descartes est encore pire que la première, et fort considérable en lui, qui a traité de la méthode de bien raisonner, parce qu'elle est directement contre les préceptes du bon raisonnement et de la vraie logique ; laquelle enseigne que, pour conclure une propriété spécifique de quelque sujet que ce soit, il faut dans les propositions, desquelles les arguments sont composés, employer au moins une autre

1. A. Hannequin, « La méthode de Descartes », *Revue de métaphysique*, 14, 1906, p. 755-774 ; R. Descartes, *Règles utiles et claires pour la direction de l'esprit en la recherche de la vérité*, trad. et annotation par J.-L. Marion, La Haye, Nijhoff, 1977, p. 173.

2. Aristote, *Physique*, V, 225 b.

3. « Idemque de omnibus dici potest, cum figurarum infinitam multitudinem omnibus rerum sensibilium differentiis exprimentis sufficere sit certum » (AT X, 413₁₈₋₂₀).

propriété spécifique du même sujet, c'est-à-dire qu'elle soit tirée de sa nature propre, et qu'elle ne convienne qu'à lui ; autrement, si on ne raisonne que sur des propriétés génériques, et qui conviennent à d'autres sujets, on ne conclura jamais des propriétés spécifiques du sujet dont il est question ; c'est une vérité que doivent savoir tous ceux qui font profession de bien raisonner, et laquelle monsieur de Fermat n'a pas ignorée, puisque dans son traité il n'y a rien qui ne lui soit conforme, et qu'il emploie dans son raisonnement des propriétés spécifiques de son sujet, lesquelles étant dextrement mêlées avec des propriétés génériques et universelles, servent pour conclure les autres propriétés spécifiques desquelles il a besoin.¹

L'étrangeté de la tentative cartésienne dans ce domaine ressort très clairement des attaques que lui ont portées à ce propos le P. Bourdin, Voetius, Cyriacus Lentulus, Jacobus Revius, attaques qu'ici, pour d'évidentes raisons de place, il nous est impossible de prendre en considération, bien qu'elles constituent, en dépit de leurs motivations assez troubles, un témoignage du désarroi de certains représentants de la tradition vis-à-vis d'une façon de raisonner qui faisait l'économie des préceptes formels, ce qui, à leurs dires, apparaissait comme une authentique folie².

Quant à ceux qui, dans une certaine mesure, ont essayé de défendre Descartes et même de le suivre dans cette voie dont l'issue pouvait ne pas apparaître tout à fait claire, c'est-à-dire Johannes Clauberg, Antoine Arnaud et Pierre Nicole, nous sommes tout à fait convaincus – cela va de soi – qu'ils se rapportent largement et très fréquemment à des conceptions cartésiennes et même qu'ils adhèrent parfois à certains choix fondamentaux du penseur de La Flèche. Toutefois, à la différence de ce qu'a estimé Baillet et de ceux qui l'ont suivi, il nous est impossible de croire que, dans leurs œuvres logiques, on puisse repérer l'accomplissement de la « grande inachevée » cartésienne, qu'on puisse y apercevoir des textes complets, en continuité et en harmonie avec ce que le philosophe français avait peut-être commencé à construire sur ce terrain.

En premier lieu, J. Clauberg, un des premiers défenseurs de l'*indoctus* (Descartes) contre les attaques « délirantes » des *docti*, bien convaincu qu'une logique cartésienne existait, enthousiaste des conquêtes de la modernité dans le domaine de la navigation, des découvertes géographiques et astronomiques, de la technique³, s'est employé en conséquence à faire connaître

1. Voir Roberval contre Descartes, avril 1638, AT II, 103-114, 111⁴⁻²⁶ ; voir aussi p. 104, 113, 114.

2. On pourrait écrire un petit opuscule sur Descartes jugé fou, surtout à cause de son refus de la logique du syllogisme ; nous nous limitons à rappeler ici l'accusation de M. Schoock : « La nouvelle méthode de Descartes peut engendrer non pas des philosophes, mais plutôt des frénétiques et des fous [...] il fraye le chemin le plus court vers la folie » (*Admiranda methodus*, in *Querelle d'Utrecht*, *op. cit.*, p. 318 et 320).

3. J. Claubergii, *Differentia inter cartesianam & vulgarem philosophiam*, II, XIII, in *Opera omnia philosophica*, Amsterdam, P. et I. Blaeu, 1691 (reprint Hildesheim, Olms, 1968), p. 1221 : « Siquidem ea nunc aetate vivimus, qua ingens ille Oceanus navibus quaquaversum perlustratus, remotissimae regiones longe lateque peragratae, corpora Cœlestia per recens inventa telescopia perspecta oculisque lustrata sunt. »

cette grande œuvre de son temps, représentée à ses yeux par le savoir, même logique, de l'auteur du *Discours*¹.

Toutefois, malgré cet enthousiasme, ce ne sera que très partiellement que le professeur de Herborn arrivera à concilier son univers de pensée avec celui de Descartes et, surtout, à tracer un chemin allant au-delà de celui que ce dernier avait commencé à parcourir.

Déjà dans l'*Ontosophia* (bien évidemment nous ne rappellerons ici que les points les plus marquants de cet accord difficile) l'ordre des idées n'était pas conçu comme une « réécriture » par rapport à l'ordre des choses : aucune codification n'était pensée², si bien que Clauberg, dans les développements de sa philosophie, ne ressentit pas l'exigence d'imaginer un espace théorique absolu où inscrire les données et les mouvements de l'intelligence. En d'autres termes, de suivre ce que Descartes avait projeté dans les *Regulae*, notamment dans ce passage de la X^e, où il demande de suivre un ordre, soit qu'il existe dans la chose même, soit qu'on l'ait subtilement forgé à force de pensée³.

L'opposition radicale de Descartes aux préceptes, surtout aux argumentations *vi formae*, n'a trouvé chez l'auteur de la *Logica vetus & nova* qu'un très faible écho : Clauberg, en effet, en répondant aux réserves – pour n'employer qu'un euphémisme – que Revius et Lentulus avaient avancées sur l'attitude de Descartes concernant la logique et surtout les syllogismes, se tient sur la défensive et se limite à rappeler que l'auteur des *Meditationes* avait soutenu qu'il suivait les lois de la vraie logique – nous dirions : d'une vraie logique –, et qu'il s'était servi du syllogisme, donc des arguments fondés sur des règles formelles : Descartes lui-même l'avait d'ailleurs soutenu en répondant au P. Bourdin⁴.

1. « Cartesius itaque in scriptis suis passim repraesentat non personam praetoris edicentis, sed senatoris consulentis, non magistri cum autoritate praecepta dantis, sed inventoris augeri scientiam a successoribus cupientis. Ideo Principiorum nomine Philosophiam suam insignivit, ut ex iis plura concludenda esse indicaret » (*Defensio cartesiana*, II, III, 13, in *Opera, op. cit.*, p. 950) ; « Cum vero Cartesio Methodum investiganti non esset propositum ab aliis discere, ideo totam Logicam, quam vocavi Analyticam, tamquam a suo instituto alienam aliis reliquit. Cum etiam docere alios eo tempore non institueret, sed tantum mentem propriam vellet cognitione informare, & studio discendi ex semetipso incumbere, manifestum est quod omissis posterioris Geneticae logicae praeceptis sola debuerit eligere, quae ad priorem pertinent, ut de his solis intelligendus sit in praefatione Principiorum Gallica, quando ait se in dissertatione de Methodo Logicae precipuas regulas breviter tradidisse. Et haec praecepta sibi suffectura dicit in parag. praeceptum primum proxime antecedente, nempe ad suum institutum ut habet inizio ejusdem paragraphi » (*Defensio cartesiana*, XVII, 11, in *Opera, op. cit.*, p. 998). – La pagination des *Opera omnia philosophica* étant continue entre les deux volumes, nous n'indiquons pas dans lequel se trouvent nos citations (on les retrouvera en indiquant que le changement intervient p. 591).

2. J. Clauberg, *Ontosophia nova, quae vulgo metaphysica*, II, 8 : « Praeterea, omne ens potest cogitari seu intelligi, ideoque Cogitabile & Intelligibile appellatur, simile ratione, qua sensibile, quicquid sub sensum cadit ; appetibile, quicquid appeti potest. Germ. Ding res & denken cogitare ejusdem sunt originis » (*Opera, op. cit.*, p. 283).

3. AT X, 404²²⁻²⁵ : « Monuimusque idcirco, quaerenda esse illa cum methodo, quae in istis levioribus non alia esse solet, quam ordinis vel in ipsa re existentis, vel subtiliter escogitati, constans observatio. »

4. Clauberg écrivait, en effet : « Ut hunc locum a Reviana corruptela & calumnia vindicemus ; notandum primo est, Cartesium omnino admittere veram Logicam ejusque regulis

Non seulement on ne trouve aucun rappel de nombreux dénis cartésiens nets et radicaux de ces arguments, mais il y a même, dans la *Logica vetus & nova*, une exposition de la syllogistique en bonne harmonie avec celle de la tradition¹, jusqu'à la proposition du *cogito* cartésien comme une inférence, bien que tout à fait dans la forme de l'enthymème², selon un parcours assez semblable à celui que, de nos jours, a proposé Hintikka.

Enfin, la structure même de cette logique, conçue comme *novantiqua*, ressentie comme un instrument de libération de l'âme des erreurs et des préjugés³ subdivisée en mille développements différents, a certainement représenté un instrument didactique précieux, a même fait scandale pour le *novum* qu'elle contenait, mais l'*antiquum* ne lui a pas permis de s'ouvrir à d'authentiques horizons tout à fait cartésiens.

Des considérations analogues nous amènent à douter que la *Logique de Port-Royal* elle-même, ce texte justement célèbre, puisse être reconnue comme une logique cartésienne, tout au moins dans une perspective qui vise l'esprit de l'œuvre. Descartes, « ce célèbre philosophe de ce siècle » – ce sont les mots mêmes d'Antoine Arnauld et de Pierre Nicole⁴ –, significativement uni au Pascal de l'*esprit géométrique*, est toujours présent dans cette logique comme auteur de réflexions nouvelles, comme représentant même de la raison – pourrions-nous dire, en forçant un peu les choses, contre l'autorité –, comme inspirateur de l'opposition au verbalisme (« il ne faut pas se payer de mots »⁵), de la notion d'idée⁶, de la valeur du signe⁷, d'une logique naturelle (« la nature seule nous fournit les moyens de faire les opérations logiques en nous donnant la raison »⁸) ; les catégories, bien qu'elles soient énumérées, rentrent à peine dans le plan général de l'œuvre à cause de leur peu d'utilité, elles n'apparaissent pas établies sur la raison et la vérité, mais arbitraires et fondées sur la simple imagination⁹. Enfin, cet art de penser, assez froid à l'égard de la logique de l'École, ne se pose pas comme une logique-balance, car, surtout par sa fonction « antiramiste », ses

uti. Hinc Medd. pag. 56 [il se réfère aux *Primae Responsiones*, AT VII, 107-108]. Juxta leges VERAE LOGICAE de nulla unquam re quaeri debet an sit, nisi prius quid sit intelligatur» (*Defensio cartesiana*, X, 6, in *Opera, op. cit.*, p. 974). Pour la réponse de Descartes au P. Bourdin, voir AT VII, 522¹³⁻²⁰.

1. J. Clauberg, *Opera, op. cit.*, p. 150-154.

2. « Ita, quia ego apud me exterior cogitando, fieri non posse ut cogitem, nisi existam, ex eo infero : illud omne, quod cogitat, existit, & porro, quicquid agit, necesse est esse » (*Logica vetus & nova*, XV, 160, in *Opera, op. cit.*, p. 807).

3. « Itaque quum Novantiqua Logica mea eruditarum aliquot nationum jam sustinerit Judicia, tuis etiam aliorumque amicorum notis, mea denique cura innumeris in locis emendata sit, ejus iteratam editionem nobilissimo nomini tuo inscribere volui » (*Epistola Tobiae d'Andrae*, in *Opera, op. cit.*, p. 767).

4. Nous citons d'après A. Arnauld et P. Nicole, *La logique ou l'art de penser*, éd. P. Clair et F. Girbal, Paris, PUF, 1965, p. 21.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 39 sq.

7. *Ibid.*, p. 52.

8. *Ibid.*, p. 38.

9. *Ibid.*, p. 51.

auteurs tiennent bien à préciser, à propos des lieux, qu'on n'a jamais vu personne qui, obligé de traiter quelque sujet, y soit arrivé après avoir réfléchi sur la théorie des lieux¹.

Ces très fréquents souvenirs cartésiens apparaissent toutefois comme des gemmes lumineuses dans un collier rendu opaque par le temps : la logique de Port-Royal apparaît, en effet, comme un chef-d'œuvre de prudence – nous dirions même : l'œuvre du « non, mais » : Aristote, par exemple, peut être discuté, mais il reste le penseur que, « quelque confusion que l'on trouve dans ses *Analytiques*, il faut avouer néanmoins que presque tout ce qu'on sait des règles de la Logique est pris de là [...] il y aurait de l'imprudence de le choquer sans user de grands précautions² ; la définition la plus exacte de la chose est celle qui en explique la nature par ses attributs essentiels, donc par genre et différence spécifique³ – ce qui était absolument exclu par Descartes⁴ ; les syllogismes ne sont peut-être pas autant utiles qu'on le croit⁵, mais de toute façon on leur consacre une partie entière de l'œuvre (la troisième). Enfin la méthode : comme dans tous les manuels classiques, elle occupe la dernière partie du texte, et bien qu'Arnauld et Nicole amplifient considérablement ce que Descartes en avait écrit, nous ne réussissons pas à y découvrir des développements ouverts à de nouveaux horizons cartésiens ; bien au contraire, nous restons assez perplexes face aux chapitres sur la méthode de « résolution » ou d'« invention » et de « composition » ou « synthétique »⁶, destinée à faire comprendre aux autres les inventions, et aux démonstrations⁷, où il apparaît que les auteurs continuaient à penser le syllogisme comme la forme qui aurait dû être employée normalement dans les démonstrations.

Que l'accomplissement ne se soit pas réalisé dépend certes des conceptions cartésiennes, mais aussi de l'ambition et de la vocation tout à fait différentes chez Descartes et chez Arnauld et Nicole : le premier, malgré les *Principia*, a visé surtout à la recherche et il a même crié qu'il n'était pas un professeur ; les auteurs de la *Logique*, au contraire, comme déjà Clauberg, ont surtout envisagé les autres et, convaincus, en grande partie à juste titre, d'avoir compris la modernité, ils n'ont pas pensé aller outre, mais ils ont été bien contents de la tâche qu'ils s'étaient réservée, c'est-à-dire de la faire comprendre aux jeunes et aux hommes cultivés, sans pour autant faire terre brûlée de la culture de la tradition.

1. *Ibid.*, p. 233-234.

2. *Ibid.*, p. 33-34.

3. *Ibid.*, p. 164.

4. Voir la *Lettre à Morin*, 12 septembre 1638, AT II, 366²³⁻³⁰ : Descartes, après avoir affirmé avoir donné différentes explications de la lumière, affirme : « sans en avoir donné pour cela aucune exacte définition au sens de l'École *per genus & differentiam* [...] ».

5. A. Arnauld et P. Nicole, *La logique ou l'art de penser*, op. cit., p. 177.

6. *Ibid.*, respectivement p. 300 et 306.

7. *Ibid.*, p. 326.

Leibniz et Tschirnhaus

Bien que les reflets de la vision cartésienne de la logique – tout au moins dans certaines limites impossibles évidemment à préciser ici – puissent se saisir même chez Pascal et Malebranche, nous croyons que le jeune Leibniz et surtout son ami Tschirnhaus sont ceux qui, bien que pour un temps très limité, ont le plus authentiquement entrevu les intuitions cartésiennes à même d'être développées en vue de la fondation d'une nouvelle logique.

Au moment de sa *Lettre à Oldenburg* (1673), Leibniz ne connaissait pas encore la *lettre* de Descartes à Mersenne du 20 novembre 1629 sur la possibilité d'une *nouvelle langue*, dans laquelle, entre autres, le philosophe français écrivait : « [...] je ne crois pas que votre auteur ait pensé à cela, tant parce qu'il n'y a rien en toutes ses propositions qui le témoigne, que parce que l'invention de cette langue dépend de la vraie philosophie »¹. Reste toutefois le fait qu'il nourrissait un projet plus ou moins en harmonie avec celui de Descartes, comme il ressort de ces mots qu'il adressait à Oldenburg : « Qui apprendra cette langue apprendra en même temps l'encyclopédie qui sera la *janua rerum* [...]. Je serai heureux de t'exposer l'admirable grammaire ; pour l'instant, sache qu'elle est vraiment philosophique et en rien séparée de la logique. »² S'il ne connaissait pas cette lettre, il en prendra connaissance par cette autre – à notre avis d'un très grand intérêt – que lui adressa quelque temps après Ehrenfried Walther von Tschirnhaus :

« J'ai rencontré la lettre de Descartes où l'on parle d'une langue philosophique par laquelle un paysan pourrait avancer dans la recherche de la vérité plus facilement qu'un grand philosophe [...]. J'ai ainsi saisi la vraie signification de Descartes et renforcé mes convictions grâce à l'autorité d'un philosophe de si grand prestige ; dès lors j'ai commencé, bien que vainement, à développer beaucoup de réflexions et pour m'aplanir le chemin vers la maîtrise de cette langue j'ai fait le ferme propos de cultiver l'algèbre délibérément puisque nous possédions déjà ce qui – à bien y réfléchir – j'aurais pu apprendre en même temps à l'appliquer à tout. »³

Avec cette remarque sur cette communauté de vues initiale, nous voulons simplement rappeler que, là où les règles méthodiques du *Discours* étaient particulièrement méprisées, la *mathesis* – ou, de toute façon, la possibilité d'un espace théorique universel de l'intelligibilité – trouvait un terrain fertile que Leibniz, en effet, cultiva en grand maître, comme celui qui justement a été envisagé comme le « lever du soleil » de la logique moderne.

Cela dit, il faut aussi reconnaître que, dans l'œuvre logique de Leibniz, il ne restera que quelques fragments qu'on puisse relier à des thèses authen-

1. AT I, 81⁵⁻¹⁰.

2. G. W. Leibniz, *Sämtliche Schriften und Briefe*, Leipzig-Berlin, Akademie Verlag, 1923, série II, vol. I, p. 239-242.

3. G. W. Leibniz, *Der Briefwechsel mit Mathematikern*, éd. C. I. Gerhardt, Berlin, Mayer et Muller, 1899 ; reprint Hildesheim, Olms, 1962, p. 393-394.

tiquement cartésiennes. La voie que le philosophe allemand parcourra s'écartera toujours plus profondément de la *pars destruens* cartésienne. En effet, il revendiquera la syllogistique justement contre ceux qui l'estimaient inutile – nous nous en tenons ici à cet extraordinaire document biographique qu'est la *Lettre à Wagner* de 1696¹ – et il arrivera à soutenir qu'on ne devait pas compter Descartes parmi les dénigreur de la logique parce qu'il l'aurait diligemment étudiée à La Flèche.

Sur ce terrain, la transgression de Descartes est donc double : d'une part, il a théorétiquement délégitimé la forme de l'argumentation de l'École ; de l'autre, quand il aurait dû la remplacer, bien que d'une façon tout à fait fragmentaire, il a pensé l'impossible².

Ettore LOJACONO.

1. *Leibniz à G. Wagner* (fin 1696), *Die philosophischen Schriften*, éd. C. I. Gerhardt, reprint Hildesheim, Olms, t. VII, 514-527.

2. Nous avons discuté plusieurs passages de notre travail avec Claudio Buccolini et Massimiliano Savini : nous les en remercions très sincèrement. [L'article d'E. Lojacono trouve son prolongement dans le texte de M. Savini, « L'insertion du cartésianisme en logique : la *Logica vetus & nova* de Johannes Clauberg », à paraître dans la *Revue de métaphysique et de morale*, N.d.É. (Michaël Devaux).]